

De l'harmonie d'ensemble à l'emprise totalitaire

Intérieurs Art Nouveau dans quelques récits et chroniques autour de 1900

Souhaitant rompre avec le bric-à-brac décoratif qui juxtapose des styles historiques disparates, l'Art Nouveau prône l'unité décorative. Gustave Kahn évoque en 1901 « une recherche [...] d'unité dans le total de la construction, d'une ligne générale commandant un bouton de porte et une ferrure [...] formant la réalisation d'un dessin homogène¹ ». Toute une pièce de Guimard ou Horta vibre à l'unisson, épouse le rythme des courbes et des arabesques dont les physiologistes et les esthéticiens de l'époque étudient le pouvoir affectif et la force expressive. Le décor homogène et stylisé, accordé au rythme végétal, doit concourir à une ambiance harmonieuse, apaisante et reposante. Cependant, cette unité rythmique de la « maison-organisme » contiendrait selon Jacques Dewitte² une pulsion contraire qui tendrait à fixer son habitant dans un lieu-refuge qui le fige, le réifie en même temps qu'il fait prendre racine aux meubles. Cette dimension totalitaire de l'Art Nouveau, également suggérée par Claude Quiguer³ d'un point de vue esthétique, se retournerait contre ses principes de dynamisme et de mobilité pour enliser, proliférer, étouffer.

Ces réflexions de la fin du XX^e siècle nous permettent peut-être d'éclairer ce qui angoisse les contemporains de l'Art Nouveau et suscite, autour de 1900, autant de discours satiriques et polémiques dénonçant avec violence le « style nouille » ou le « style serpent ». Nous proposons de convoquer quelques chroniques, récits et caricatures qui mettent en scène des intérieurs Art Nouveau⁴ au tournant du siècle. A rebours de la rhétorique de l'harmonie et de l'apaisement, ces textes décrivent des intérieurs dont l'unité décorative piège et agresse les habitants, quand leur mouvement d'ensemble ne se mue pas, comme sous la plume d'Octave Mirbeau dans *La 628-E8*, en circularité infernale. L'unité du décor ne rime plus avec vitalité et dynamisme mais avec figement et sclérose. Le motif récurrent de la perte d'appétit dit l'enrayement du métabolisme et du cycle vital tandis que les cauchemars et les hantises dont souffrent les visiteurs sont autant d'obsessions et d'idées fixes. Le rythme de la pièce n'est plus déploiement souple de la pensée de l'architecte mais bégaiement et compulsion de répétition. Le décor acquiert une autonomie menaçante et interroge le rapport qui le relie avec l'intimité de celui qui l'habite et le compose. Le décor n'est plus la projection d'une subjectivité qui arrange et agence les objets mais une unité qui entre en conflit avec cette subjectivité. Il n'est plus l'extériorisation d'une sensibilité mais une force de suggestion qui tente de pénétrer, voire de transformer l'intériorité de l'occupant. Georg Simmel ne songe-t-il pas aux tentatives de l'Art Nouveau lorsqu'il prône quelques années plus tard, dans *Le Problème du style*, un certain éclectisme décoratif et met en garde contre un environnement constitué d'un seul et unique style « qui pour ainsi dire exclut l'individu qui y habite⁵ ».

¹ Gustave Kahn, *L'Esthétique de la rue*, Paris, Infolio éditions, 2008, p. 186.

² Jacques Dewitte, « Mobilité et enracinement. La maison-sphère et la maison-organisme comme figures emblématiques de la modernité », in Gilbert Hottois (dir.), *Lumières et Romantisme*, Paris, Vrin, 1989, p.

³ Claude Quiguer parle de « totalitarisme esthétique » de l'Art Nouveau dans *Femmes et machines de 1900. Lecture d'une obsession modern-style*, Paris, Klincksieck, 1979, p. 13.

⁴ Il s'agit souvent d'intérieurs fictionnels, imaginés à partir des pièces présentées à l'Exposition universelle ou aux Salons annuels.

⁵ Georg Simmel, « Le problème du style » traduit en français par Michel Collomb dans *La Parure et autres essais*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1998, p. 93-104.